

MERCI À TOI, RIMBAUD

Ville de X. en Allemagne de l'Ouest, avril 1970.

La révolution ne ressemble jamais à elle-même. C'est là sa chance mais aussi sa défaite. Le problème, c'est qu'à la naissance, en sus de notre corps, on porte en soi le corps de l'Allemagne. Tout vient de là. La voix du nazisme obstrue nos bouches. Un abîme sépare les mots des actes. L'Allemagne année zéro n'a pas eu lieu. 1945, 1950, 1960 ne furent jamais qu'un faux présent miné par les spectres du passé proche. Comment décapiter l'hydre d'Hitler qui, prospérant au sommet de l'État, verrouillant les instances dirigeantes, s'est reconvertie en une barbarie légale ? À partir de quels « je » formera-t-on un « nous » vierge des cendres encore chaudes du nazisme ? Comment ne pas perpétuer la faute des pères dans les gestes mêmes qui nous dictent de l'expié ? Y a-t-il ou non transmission héréditaire du péché ? Qui, de saint Augustin ou de Pélage, aura vu juste ? Dans

nos corps habitent deux maîtres inconciliables, deux temps que nul ne peut conjuguer de concert, la pointe du maintenant et les cercles du passé.

J'ai vécu parmi des mots qui sentaient encore le carnage, la folie, la guerre, des mots que je mettais en mouvement pour les arracher aux champs de sang. Si je naquis le 7 octobre 1934 à Oldenburg, trois mois après la Nuit des Longs Couteaux, quelques jours après la création des *Verfügungstruppen* affiliées à la SS, je vis le jour le 14 mai 1970 lorsque nous libérâmes Andreas Baader. Le seul vrai baptême se sacre dans l'illégalité puisqu'il n'est aucune liberté possible dans l'espace de l'État. Ceux qui désavouent la révolution seront, par nous, désavoués. Entre eux et nous, le divorce prendra la forme d'un pistolet-mitrailleur MP5 en travers d'une étoile rouge. « Année zéro » ; « tous pour tous » en lieu et place d'« un ou de quelques-uns pour tous » ; « un se divise en deux »... Je viens de comprendre que la guérilla urbaine requiert l'invention de mathématiques nouvelles. L'homme à venir ne jaillira pas de l'arithmétique de nos pères.

Par mon article « Hitler en vous » paru dans *Konkret*, j'avais touché l'ennemi, ôtant le voile démocratique dont s'affublaient le ministre de la Défense Franz Joseph Strauss et ses sbires, mettant en lumière le fascisme nouvelle formule qui rampait

dans ces laquais de l'Amérique. « De même que nous avons interrogé nos parents sur Hitler, nous serons un jour interrogés sur Franz Josef Strauss » écrivais-je. Jamais mes yeux ne se fermeront sur des Viêt-côngs arrosés de napalm, jamais plus je ne laisserai courir mes mots en deçà de la ligne où ils se muent en actes. La théorie sans la pratique, la science de l'insurrection sans la conscience de classes n'est que ruine de l'âme. Un siècle n'avance vers la lumière qu'à déblayer ses décombres et à refuser l'héritage des bourreaux. La maladie de la mémoire, Hölderlin l'avait soignée avant d'y être englouti. Mais, aujourd'hui, elle a gagné tous les états de conscience, toutes les représentations mentales. Jamais plus un de mes mots ne restera assis quand l'horloge de la planète sonne le temps de l'oppression. Je connais désormais le trait d'union qui jette un pont entre le verbe et l'action et qui prolonge la plume par la mitrailleuse.

Quels doivent être les premiers gestes de réveil d'une nation assoupie dans l'amnésie ? Primo, ne plus accorder la moindre crédibilité à ceux qui détiennent le pouvoir après l'avoir servi durant la guerre ; secundo, prolonger par l'action révolutionnaire le geste de Beate Klarsfeld giflant Georg Kiesinger, l'ex-nazi devenu chancelier ; tertio, destituer les Heinrich Lübke qui, architectes de camps de concentration, se

sont reconvertis en président de la République. Nos bouches sont minées par les mensonges et lâchetés de nos pères, nos mains usées par les meurtres dont elles sont les filles. L'Allemagne est vieille, elle a l'âge de ses morts. L'Allemagne se grime pour le bal du capitalisme avancé. Putain de l'Amérique, elle aide Uncle Sam à parfaire le génocide des Vietnamiens. J'ai roulé mes phrases aussi loin que j'ai pu, les tendant comme des flèches, j'en ai fait des murs qui arrêteraient le réarmement du pays, la logique de l'atome, le règne des valeurs marchandes. Comme ma mère adoptive, l'historienne et activiste Renate Riemeck, a semé les siens, j'ai lancé mes mots à l'assaut de la presse à Springer, donné aux voyelles les couleurs de la révolte — le noir du A, le rouge du I, merci à toi, Rimbaud.

Pour ne plus entendre les gémissements des morts, pour donner abri à leurs cris, j'ai écrit en rafales, en crépitements mauves, en tirs groupés, j'ai écrit comme on naît, déchirant l'avant par des salves de lumière. Mais on ne convoque guère le passé à la table du présent par des mots. *Words, words, words*, toutes vos forêts ne hisseront pas hier jusqu'à aujourd'hui... Aucune armée de phrases ne fera sauter un tissu historique gangrené par la terreur. Pour que les paroles rejoignent la terre, il faut se confier à ce qui n'est pas elles, aux actes. À trop longtemps cheminer

dans la république des lettres, on oublie que le Verbe s'est fait chair, que le verso des mots déverrouille les portes du monde réel.

Gagnés par le doute, beaucoup de combattants déposent les armes. Moi, ce sont les mots que j'ai déposés, repliant leurs ailes qui échouaient à communiquer leur envol à celui du monde. J'ai dit adieu à ce qui ne freinait point la barbarie, à ce qui laissait l'oppression s'engraisser. J'ai ouvert le Livre à l'endroit où il sortait de ses gonds.

Au commencement était l'action.

Qui arrachera au présent la maladie nazie ? Qui se lèvera pour balayer les Fritz Berg, les Hans Martin Schleyer occupant, tour à tour, le poste de patron de tous les patrons, tous deux *ex æquo* à l'école du crime, le premier ancien SS zélé, le second, ex-bras droit de Reinhard Heydrich ? Qui permettra au peuple d'écrire l'Histoire au lieu d'être écrit par les descendants des Corps Francs ? Qui veut rédiger l'Histoire doit s'arracher à ses pages et délaissier le calame. Plus aucune phrase ne coulera à pic dans l'encrier. Le baptême de l'action est à lui-même sa propre justification. Nous déterrerons les tortionnaires enveloppés dans le repos de la mort et neutraliserons ceux qui écument la vie à coups d'axiomes

impérialistes. La limitation des mots, c'est qu'ils ont la vitesse de leurs lecteurs. La force de l'action, c'est de conjoindre les deux temps en un seul, de faire de l'émetteur et du récepteur une unité. Désormais, notre corps n'est plus qu'un Vietnam luttant pour sa libération. Désormais, la procréation ne passe plus par les pères mais par nos frères opprimés. L'étoile rouge sauvera l'étoile qui « a pleuré rose au cœur de tes oreilles ». Merci à toi, Rimbaud.

Nos métropoles serviront de bases aux guérilleros du Tiers-Monde. Dans ce temps qui devrait être le nôtre mais que l'alliance du capital et du fascisme nous vole, qui est sujet révolutionnaire à part entière ? Il n'y a pas d'autre question. L'heure n'est plus à la patience historique ; il n'y a pas de lendemains qui chantent, rien qu'une insurrection de l'aujourd'hui. Nul ne sait si les conséquences d'un acte seront fidèles à son point d'impulsion, nul ne peut dire si l'étoile rouge ne creusera son propre trou noir. C'est pourquoi je dis « commençons ». Puisque notre présent est le fruit du passé nazi, il nous faut hâter l'avènement d'un futur qui soit le père de nos aïeux. Chaque seconde, il est midi. Chaque seconde, les chaînes fondent comme mensonges au soleil.

Laissant passer entre leurs lettres des significations qui les brisent, les mots se décomposent à l'infini. Même projetés en masses compactes sur les consciences qui somnoient, ils finissent en décorations florales sur les panses des nantis. Dégriffés, désarticulés, minéralisés, ils s'enlisent dans ce qu'ils dénoncent, se délestant de ce qui fait leur force : le bond. Harnachés de pied en cap, encagés, ils ne dansent plus sur le monde, ne creusent plus le jour dans la nuit, le rire dans la misère. Peu de gens ont observé comme je l'ai fait le devenir des phrases auprès des hommes qui les haïssent. Peu de gens se sont offusqués de voir la tragédie des textes bâillonnés, décapités, les appels d'Antigone recyclés dans les laminoirs de l'ordre. Peu de gens ont voulu sauver une pensée agenouillée dans ses cendres alors que ses ennemis la piétinaient. Un acte, pour peu qu'il soit précis en sa cause et en ses effets, ne meurt jamais.

Vocables et action ont en commun de ne pas avoir de masse, de glisser entre les choses, de traverser les cordonnées de l'espace-temps. Étrangers à l'être comme au non-être, les premiers et la seconde ont l'énergie de l'immatériel. Mais, si rien au monde ne peut faire trébucher la praxis, le drame des mots, c'est d'être souvent lus à rebours de leur visée. Lénine l'avait compris : « si vous voulez savoir ce que pensent les communistes, regardez leurs mains et non

leur bouche ». Juste en dessous du mot « adieu » tracé par Rimbaud se découpe le bleu du ciel au bout de la Kalachnikov. À l'heure où dorment les astres, le lever de nouvelles galaxies se prépare... L'éternité par les astres, l'éternel retour de la révolution, Blanqui, c'est aujourd'hui. Au commencement était l'action.

Longtemps, j'ai cru au seul glaive de la parole, pensant qu'il triompherait de l'immonde. Mais comment s'en remettre à eux lorsqu'une balle de flic ôte la vie à l'étudiant Benno Ohnesorg, lorsque Rudi Dutschke baigne dans une mare de sang et que les États-Unis dépeuplent le Vietnam ? Venir à bout de l'impunité des puissants, ramasser les larmes des opprimés et en faire le creuset de la rébellion, nulle théorie ne le peut. La révolution post-copernicienne consiste à mettre les mots en orbite autour des actes. La mathématique à venir, c'est l'opération de division, c'est Mao et son « un se divise en deux ». La grammaire à venir, c'est le trou dans la conjugaison qui, faisant sauter le « vous », interdit de passer du « nous » au « ils ». La seule syntaxe à hauteur de la rupture pose le verbe avant le sujet, faisant naître celui-ci de celui-là.

Non, Luther, ce n'est pas seulement en soi qu'il faut destituer les idoles, dynamiter les jougs, mais

aussi au-dehors. L'absolu de la liberté est un vœu pieux s'il n'est incarné à chaque instant, s'il transit seulement l'idée de la fleur sans s'inquiéter du bourgeon qui éclot. Ce n'est pas le concept de marche qui nous fera marcher. Je n'ai cure de l'image que les historiens, les politologues et autres chiens de garde dresseront de notre mouvement lorsque nous ne serons plus là. « Pas plus qu'on ne coupe une pièce dans une étoffe neuve pour en ravauder un vieil habit, pas plus ne met-on le vin nouveau dans de vieilles outres » : nul doute que Jésus parlait aussi du visage dont les révolutionnaires doteraient l'Allemagne de la seconde moitié du xx^e siècle.

L'unique riposte à ce siècle-cimetière, ce sont les stratégies de lutte armée sur base des guérillas urbaines d'Amérique du sud, d'Uruguay en particulier. Ne regardez pas nos lèvres pour voir où nous allons opérer. Nos mains volent déjà dans vos bouches, nos grenades se lèvent plus vite que mille soleils. Vous avez tenté d'embourber nos paroles. Nous déferons vos manœuvres rampantes. Ne plantez pas vos harpons dans nos pensées, ne vous déguisez pas en Achab alors que vous êtes Moby Dick ou plutôt sa caricature humaine. Notre étoile rouge immobilisera vos marées de dollars et de cadavres estampillées « *made in U. S. A.* ». Méfiez-vous. L'opéra des gueux entonne son dernier acte. Sur le Léviathan, les légions

de Spartacus s'apprêtent à déferler. Là où mes mots couraient plus vite que mon corps, mes agissements excéderont la vitesse des doctrines et des manifestes. Le temps des palabres est révolu. C'est pourquoi je dis « commençons ».

La protestation, c'est lorsque je dis que ceci ou cela ne me convient pas. La résistance apparaît lorsque je me soucie de ce que les choses qui ne m'agrément pas ne se produisent plus. Durant les protestations contre l'attaque dont fut victime Rudi Dutschke à Pâques, la frontière entre protestation verbale et résistance physique a été franchie pour la première fois à grande échelle : par plusieurs et non seulement par des individus isolés, durant des jours et non pas ponctuellement, partout et non pas qu'à Berlin, réellement et non pas uniquement sur un plan symbolique (...) Les balles tirées sur Rudi ont mis fin au rêve de la non-violence. Qui ne s'arme pas meurt, qui ne meurt pas est enterré vivant dans les prisons, les maisons de rééducation, dans le sinistre béton des tours résidentielles.

Ulrike Meinhof, *De la protestation à la résistance*, Konkret 5/1968.